

Dominique TORABI

Les sciences et les arts en Perse au XVII^{ème} siècle

(A travers quelques récits de voyage français)

Lorsqu'en 1721, Montesquieu mettait en joie les Français avec les aventures de Rica et Usbek, il s'adressait à un public déjà très au fait des mœurs et coutumes des Persans: une série ininterrompue de récits de voyage avait, depuis un siècle, mis la Perse au goût du jour. Deux catégories de voyageurs, depuis les années 1600, avaient sillonné les routes qui, de Paris, menaient à Ispahan par la Turquie ou la Russie: les religieux d'une part qui, suivant en cela le vaste mouvement de conversion qui traversait le siècle, espéraient pouvoir convertir en Perse sinon les musulmans, du moins les chrétiens nestoriens et arméniens¹; les commerçants d'autre part qui, à la recherche de la fortune, s'arrêtaient en Perse sur la route des Indes², à moins qu'ils ne fussent les envoyés de la toute récente Compagnie des Indes Orientales³ — les uns et les

1- Carmes déchaussés, capucins et jésuites se partagent la tâche à Ispahan même. Les dominicains sont à Nakhitchevan [Nakhčevān], à la frontière arménienne.

2- C'est le cas de Tavernier et de Chardin.

3- Trois missions se succéderont au cours du siècle: celle de La Boullaye Le Gouz en 1666, de La Jonchère en 1671 et de Fabre et Michel en 1708. Chardin

autres pouvant par ailleurs se trouver chargés d'une mission diplomatique officielle⁴, visant à nouer avec le Shāh d'hypothétiques relations qui auraient mené à une action commune contre l'Empire Ottoman.

Si l'on ajoute à cela le plaisir de circuler sur des routes bien gardées et bien entretenues, la séduction d'un accueil particulièrement chaleureux et l'attrait d'une culture qui alliait une civilisation ancienne – familière aux Français à travers Hérodote et Xénophon – au raffinement des Safavides, on comprend que de nombreux voyageurs n'aient pas hésité, au cœur du XVII^{ème} siècle, à venir en Perse.

La plupart d'entre eux, une fois de retour, racontent leurs aventures et, pour la seule période de 1631 à 1699, nous recensons 52 récits de voyage ou de mission religieuse en Perse, publiés ou réédités en France et écrits tant par des Français que par des étrangers⁵. Ces textes eurent des fortunes diverses et, bien que beaucoup d'entre eux aient été constamment réédités jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, très peu sont encore lus de nos jours. Les plus célèbres sont les *Voyages ...* de Chardin⁶, les *Six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* de Tavernier⁷ et la *Suite du voyage au Levant* de Thévenot⁸. Deux commerçants, un «touriste» ... il ne manque plus que le missionnaire, que nous trouvons en la personne du père capucin Raphaël du Mans, supérieur de la mission des Capucins d'Ispahan où il résida quarante ans, et auteur d'un *Estat de la Perse en 1660* commandé

(III/210 sqq) raconte par le menu les péripéties des deux premières. Pour la troisième, dont les aventures picaresques défrayèrent la chronique de l'époque, cf. J. Chaybany, *Les Voyages en Perse ...*, thèse, Paris, 1967.

4- Jusqu'au XIX^e siècle, les Français n'entretiennent pas d'ambassade officielle en Perse.

5- Cf. Djavād Ḥadīdī, *L'Iran dans la littérature française*, Université de Méched, 1970, t. 1, (XVII^e et XVIII^e siècles), pp. 36-38.

6- L'édition parisienne en 10 volumes de 1811, établie par L. Langlès, a servi de référence pour ce travail. La tomaisson figure ici en chiffres romains et le numéro de la page en chiffres arabes.

7- L'édition de 1676 fut maintes fois réimprimée. Nos références renvoient à la plus récente édition, celle de la collection de poche Maspero/La Découverte, 2vols., Paris, 1980.

8- Nous avons utilisé l'édition originale (Paris, 1674).

par Colbert qui resta enfoui dans les archives diplomatiques jusqu'à ce que l'orientaliste Charles Schefer s'avisât de le publier en 1890⁹.

Tous ces récits de voyage, ces souvenirs, suivent à peu de choses près le même plan: après une longue narration relatant par le menu les péripéties d'un voyage qui est tout de même une véritable expédition, les mœurs et coutumes de la Perse sont décrites en détail selon le principe du portrait: du plus apparent au moins évident, de l'aspect physique du pays et des hommes aux lois selon lesquelles ils se gouvernent. Tout y passe: l'état des routes, la nature et ses productions, l'architecture des caravansérails et celle des mosquées, les vêtements des Persans, leur régime alimentaire, leurs mœurs¹⁰, leur caractère. On en vient ensuite à l'étude de la personne royale (et tous s'accordent pour reconnaître en le Shāh de Perse un véritable Sardanapale), aux formes que revêt le gouvernement et à l'examen des lois. Le récit se termine généralement par une revue des sciences et des arts de la Perse, revue qui fait l'objet de la présente étude. C'est dire que nous ne présenterons pas ici le réel, mais un donné, celui qui est offert aux lecteurs français du XVII^{ème} siècle dans les récits de voyage. Si ce donné s'écarte du réel, c'est que l'œil du voyageur a effectué un certain ajustement...

Les Persans se signalent dans le domaine de la connaissance par un goût prononcé pour le savoir: ils aiment l'étude, s'y adonnent depuis la petite enfance jusqu'à un âge avancé et n'hésitent pas à se faire enseignants eux-mêmes. Spectacle surprenant pour nos voyageurs que ces enfants du peuple qui, loin de jouer dans les rues comme les gamins parisiens, vont à l'école et ne la quittent que pour s'instruire aux côtés de leur père dans la profession qu'il exerce (Tavernier, II/121). Les enfants de bonne famille reçoivent l'éducation à la maison (Chardin, IV/236) et le maître, dans l'un et l'autre cas, jouit d'une grande considération: n'est enseignant que celui qui sait et, à ce titre, il mérite le respect. Le Père Raphaël note même: «... ici d'enseigner est le suprême

9- Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, Paris, 1890.

10- Nos Français sont proprement scandalisés, entre autres coutumes «néfastes», par celle de prendre des bains!

degré de l'honneur... là où en France... ce mot d'enseigner n'est pas beaucoup envié pour la gloire ains (sic) que pour le profit» (p. 169). C'est ainsi que les plus grands seigneurs tirent honneur d'avoir des étudiants (R. du Mans, 169; Chardin, IV/234) qu'ils nourrissent et entretiennent de leur bourse.

Par contre, le système d'enseignement est loin d'être rigoureusement organisé comme en France, et le Père Raphaël a un soupir de regret en évoquant «ces grandes et plaisantes universités de l'Europe,... ces académies célèbres, ...ces beaux rangs de docteurs, de bacheliers...» (p. 172). Rien de tout cela en Perse, mais une salle de classe où le maître «est assis sur son derrière comme un tailleur» (*ibid.*, 169)¹¹ et dispense ses connaissances à ses élèves tous assis sur leurs talons. Souvent, les étudiants dépendent d'un collègue ou *medersa*, fondation rentée par quelque *waqf* (legs pieux) dont ils recoivent entretien, logement et parfois maigres émoluments (Chardin, IV/229). Comme le dit Chardin: «La dépense de l'école est fort petite en ce pays-là» (*ibid.*, 226).

Cet intérêt pour l'étude va de pair avec la passion des sciences. Chardin - et tous les autres avec lui - constate: «Le génie des Persans est porté aux sciences plus qu'à toute autre profession ou application que ce soit» (*ibid.*, 192; Thévenot, 171). Précisons que par sciences, notre homme entend tout ce qui est du domaine de la connaissance; c'est donc un génie universel que l'on reconnaît aux Persans, et ce d'autant plus volontiers, nous l'avons dit, qu'il est bien différent de celui des Européens dans les matières que ceux-ci commencent à sentir comme véritablement importantes, c'est à dire les sciences pures. Chardin le dit et le répète: ces Persans manquent de méthode, ne connaissent rien aux sciences modernes et, bien qu'ils soient «les plus savants peuples du monde, sans excepter les chinois» ils passent néanmoins «après les Chrétiens européens» (IV/ 192 et aussi 197, 220, 237).

Une fois posée cette constatation destinée à le rassurer, le

11- Le respect pour la science joue ici inconsciemment, car le même (p. 109), évoquant les Persans à un festin, emploie des termes beaucoup moins délicats pour qualifier leur manière de s'asseoir!

voyageur honnête peut se laisser aller à dresser un état des sciences en Perse dont, à trois siècles de distance, nous reconnaissons encore la justesse.

Les mathématiques sont particulièrement cultivées par les Persans¹² et le mathématicien qu'est le Père Raphaël définit avec précision leurs connaissances en la matière: arithmétique, algèbre, géométrie, rien ne leur est inconnu. Quand on sait que le religieux confectionnait des instruments mathématiques et discutait algèbre et géométrie avec l'un des princes aveugles de la maison royale, on peut donner toute sa valeur au jugement du père Raphaël. Malgré une évidente mauvaise volonté qui apparaît dans l'ensemble de son *Estat de la Perse...*, le savant prend le pas sur le religieux quand il s'agit d'apprécier le niveau des sciences et techniques de Perse. On le sent curieux et intéressé; il est là dans un domaine qui le passionne.

C'est encore lui qui, avec Chardin, se montre le plus admiratif pour la poésie persane: «Ils ont ici naturellement la veine pour la poésie;... Ils ont quantité de bons poètes, dont les pointes sont fort bonnes et subtiles» (R. du Mans, 170; Chardin, V/128, 134 et 135).

Daulier-Deslandes¹³ et Tavernier mentionnent également la passion des Persans pour la poésie mais le second, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'a rien d'un lettré, se montre grossièrement méprisante à l'égard de ces «méchants vers qu'ils récitent avec une grande gravité... dans la débauche» (Tavernier, II, 287). Et de nommer Hafiz et Saadi, de telle manière que le lecteur n'est guère incité à les prendre pour de grands poètes: «...Saadi, que les Persans estiment le meilleur de leurs poètes» (*ibid.*, 312)... «Hafiz qu'ils ont en grande vénération» (*ibid.*, 318). Cette distance par rapport à l'opinion des Persans ne se retrouve pas chez Chardin, pour qui Saadi est véritablement un grand auteur, «dont les ouvrages sont un ample et excellent recueil de ce qu'il y a de plus beau en morale» (VIII/ 429).¹⁴ Le

12- Thévenot, p. 171; Chardin, IV/197; R. du Mans, p.165.

13- P.7 d'un ouvrage édité à Paris en 1673: *Les Beautés de la Perse*, dans lequel l'auteur relate le tour de Perse qu'il fit en compagnie de Tavernier.

14- Voir aussi Thévenot, p. 244.

poète n'était d'ailleurs pas totalement inconnu des Français qui, depuis 1634, pouvaient lire des extraits du *Golestân* dans la traduction qu'en avait donnée Du Ryer. Ils étaient donc à même de trancher entre les assertions diamétralement opposées de Tavernier et de Chardin.

Outre la poésie, les Persans excellent aussi en rhétorique. Leur style est particulièrement orné et nos voyageurs se font un devoir de traduire quelques lettres fleuries, histoire de pimenter le récit de formules «orientales». On songe au Mamamouchi de Molière à la lecture de cette lettre de l'intendant royal adressée à Chardin, dans laquelle le signataire évoque le souverain en ces termes:

«... notre très haut, très puissant, très noble, très grand, très sublime et très saint monarque, à qui il ne manque rien, le roi de l'univers et l'image de Dieu, que mon âme et celle de tous ses autres esclaves puissent être sacrifiées à la poussière de ses pieds bénis» (III/ 244).

Comme le dit Chardin lui-même, cette rhétorique «tient du galimatias en notre langue, mais dans les langues orientales, cela a sa beauté et ses grâces» (II/ 421). On ne saurait être plus objectif...

Là où les avis deviennent plus réservés, c'est lorsqu'on en arrive à l'astronomie; pour ces esprits français du XVII^{ème} siècle, celle-ci est une science au même titre que les mathématiques, et ne saurait être confondue avec l'astrologie, qualifiée une fois pour toutes de «ridicule» (Chardin, V/169)¹⁵. Or, il n'en est pas de même en Perse, où l'astronomie n'a de valeur que dans la mesure où elle est la clé de l'astrologie judiciaire. Les Persans sont passionnés de divination, tous les voyageurs en font foi, et l'astrologie est l'une des méthodes par lesquelles ils prévoient l'avenir. C'est toutefois la plus sophistiquée, car l'astrolabe qui sert de base aux observations astronomiques est «le plus exact de tout le monde» (Chardin, IV/332)¹⁶. Chardin et le Père Raphaël se livrent à une description minutieuse de l'instrument, semblable en tous points dans les deux textes puisque Chardin précise que c'est le Père qui l'a aidé à établir la sienne (IX/ 334). Et nos deux

15- Voir aussi Tavernier, II/258-260; R. du Mans, p.222 et Thévenot, p.205.

16- Voir aussi R. du Mans, p.166 et Thévenot, p.171.

rationnalistes de déplorer, chacun pour son compte, que des connaissances si précises, si scientifiques, soient galvaudées dans un but qui offre tout de la «pure charlatanerie» (*ibid.*, 353). L'opposition entre l'Orient et l'Occident est ici présentée nettement au lecteur, à qui il appartient de juger (mais on lui donne déjà la solution...) s'il vaut mieux utiliser ses connaissances pour rêver, comme les Orientaux, ou pour produire, comme les Occidentaux.

Proche encore de l'astrologie, selon le Père Raphaël, est la médecine en Perse. On évoque irrésistiblement Molière en lisant le tableau haut en couleurs qu'il nous brosse d'une consultation médicale, l'homme de l'art tenant un discours rassurant au malade, puis pessimiste au domestique, afin de couvrir sa réputation, quoi qu'il arrive (p. 150). Pourtant, le nombre des médecins impressionne tout autant Thévenot que Chardin ou le Père Raphaël¹⁷, mais ce dernier comme Tavernier condamne ce qu'ils considèrent comme le manque de méthode et de raison (Tavernier, II/278; R. du Mans, 178) avec lequel s'exerce la médecine en ce pays-là. Nous retrouvons une fois de plus l'irrationnalisme, grave défaut aux yeux de nos Français du XVII^e siècle, plus grave encore si l'on sait qu'il servira par la suite à stigmatiser tout type de conduite dit «oriental».

Tout en bas de l'échelle des sciences, enfin, se trouve la géographie. Dans laquelle les Persans sont absolument nuls, à en croire Chardin. «L'Europe ou la lune, pour eux, c'est tout un!» s'exclame-t-il avec incrédulité (III/ 430; V/123), et l'on imagine la déception de nos voyageurs qui, revendiquant une nationalité et une origine bien déterminées, se voient qualifiés une fois pour toutes de *firinghi* (franc), sans que leurs interlocuteurs fassent même l'effort de les distinguer des Italiens ou des Portugais! Par contre, ce que Chardin ne dit pas, mais qu'il sait fort bien, c'est que les Persans font parfaitement la différence entre l'Inde et leurs différents voisins, et qu'ils ne se risquent pas à confondre les divers sultanats de la péninsule arabique: il n'est que de lire le récit des subtiles préséances qui président aux réceptions des

17- Thévenot, p.167; Chardin, V/168; R. du Mans, p.177.

ambassadeurs musulmans à la cour de Perse! Le jugement de Chardin est plutôt motivé, à notre sens, par une certaine amertume devant une ignorance qu'il reconnaît pour du mépris: les Persans n'ont que faire de l'Europe, dont rien d'intéressant ne leur est venu jusqu'à cette époque.

Si l'on quitte le domaine scientifique pour passer à celui des arts et de l'artisanat, on retrouve l'attitude première de défense que nous avons déjà notée: les narrateurs avertissent leurs lecteurs qu'il n'y a rien de beau en Perse, que tout y est mal fait¹⁸... puis nous les surprenons en flagrant délit d'inconséquence puisqu'ils ne peuvent cacher l'admiration très vive et réelle que leur inspirent les ouvrages d'art et d'artisanat de la Perse. De l'architecture à la chaudronnerie, il n'y a rien qui ne soit du goût des Français et, même s'ils s'en défendent,¹⁹ ils ne peuvent empêcher leur plaisir d'éclater à chaque page.

C'est tout d'abord l'architecture qui frappe leurs yeux. Sur leur chemin, ils ne manquent pas de mentionner les ponts qui s'offrent à leur vue, «merveilleux» (Tavernier, II/323) à Jahrom, «bien bâti et bien entretenu» (Thévenot, 132) à Hamadan, défiant toute description à Ispahan. Les caravansérails retiennent aussi l'attention, immenses édifices «assez beaux, bien bâtis de carreaux cuits» (R. du Mans, 245)²⁰, dont l'architecture régulière ne peut manquer de séduire les Français. Mais ce qui emporte le plus vivement l'adhésion de nos touristes, ce sont les mosquées. Tavernier, malgré sa réticence, décrit toutes celles qu'il rencontre et qui lui paraissent en valoir la peine. Cela va de celle de Qom, dont «la face... n'est pas désagréable» (I/ 127) jusqu'à «la superbe mosquée de Tabriz» (I/ 116), en passant par Shah Ceragh «la plus raisonnable» des mosquées de Shiraz (II/ 308)²¹. Notons au passage l'emploi du qualificatif par lequel Tavernier croit devoir se justifier: s'il juge un monument, c'est dans ses rapports avec la raison, et non en fonction de son propre sens de l'esthétique; le

18- Ce n'est pourtant pas le cas de Chardin, mais il y a longtemps que nous avons deviné qu'il est épris de la Perse.

19- Daulier-Deslandes, p.3; Tavernier, II/349-350; R. du Mans, p.211.

20- Voir aussi Tavernier, I/123 & 133 et Thévenot. pp. 237 & 240.

21- Voir aussi Daulier-Deslandes, p.67.

lecteur est ainsi invité à ne pas se laisser déborder par un enthousiasme subjectif et, par voie de conséquence, dangereux.

Or, lorsqu'il s'agit de décrire la décoration de ces mosquées, le même Tavernier se montre franchement élogieux, se plaçant là au même diapason que Chardin. Le travail de l'or, de l'argent, du marbre et du bois lui arrache des exclamations de plaisir: «un très bel effet», «belle ciselure», «bois exquis», «beau vernis», «...digne d'être vu»,²² on pourrait ainsi multiplier les citations, d'où il ressort que l'art de la Perse trouve un écho dans la sensibilité des Français de l'époque. Chardin ne tarit pas sur les «mauresques» qui ornent les revêtements émaillés des mosquées et des palais, et il est surtout impressionné par l'épaisseur de la couche d'or ou d'azur (lapis - lazuli broyé) appliquée sur les carreaux de terre cuite ainsi décorés: signe de richesse certes, mais aussi suprême raffinement d'un art qui en est à son apogée, et que rien n'égalera par la suite.

La calligraphie est encore une expression de l'art pictural des Persans. Les caractères de l'écriture persane se prêtent admirablement à l'enluminure (Chardin, IV/ 278), et le Père Raphaël consacre deux pages à la technique de la calligraphie, à l'usage des sceaux et encres de couleur et, pour tout dire, à la beauté du résultat (pp. 130-131). On le sent intéressé par un art délaissé en France depuis l'invention de l'imprimerie mais qui, en Perse, est cultivé avec un soin jaloux par des maîtres dont chacun a sa spécialité dans tel ou tel style d'écriture.

Enfin, nous ne pouvons clore ce passage sur l'art sans évoquer la danse et la musique, très brièvement d'ailleurs, et pour cause: comme le signale Chardin, la danse est «fort déshonnête» en Perse (II/ 305), et exclusivement réservée aux courtisanes dont elle est une des armes de séduction. C'est dire son caractère lascif... Quant à la musique, elle n'est guère mieux traitée, et les seuls instruments que les lecteurs soient invités à connaître sont le luth et le tambour (R. du Mans, 117 - 118; D. Deslandes, 31) et encore, très succinctement. Le père Raphaël mentionne aussi

22- I/105 sqq; I/116 sqq; I/127 sqq; voir aussi Chardin, *passim*, mais surtout la description du mausolée de Qom, II/421 sqq.

«...les trompettes; imaginez-vous en Beauce ou en Berry, un berger qui, avec sa trompette de terre, crie: aux vaches! aux vaches!» (p. 118). Nous sommes évidemment bien loin de Lulli...

Néanmoins, cette lacune ne saurait nous faire négliger le constat très positif de nos voyageurs. Ils sont séduits par l'art de la Perse, sous toutes ses formes, et le seront autant par l'artisanat, dont Tavernier, mais surtout Chardin et le Père Raphaël, détaillent les productions sur plusieurs chapitres. Ne nous y trompons pas: cet intérêt pour l'artisanat est surtout commercial. Tavernier et Chardin sont des négociants, dont la fortune passe par le succès du trafic qu'ils peuvent faire en Perse, et le Père répond à la demande de Colbert que l'avenir du commerce oriental de la France intéresse de très près. D'où les longues explications concernant chaque corps de métier, la méthode qu'il emploie et la qualité du résultat. Chardin fait si bien qu'il classe l'artisanat en deux catégories: les métiers où les Persans réussissent et ceux où ils ne réussissent pas. Il va de soi que le premier groupe requiert toute son attention, et la liste est longue des artisans qui travaillent «fort bien» ou dont la technique «nous surpasse». Raphaël du Mans confirme cette liste en tous points, et tous deux insistent surtout sur l'habileté des ouvriers persans (qui n'a d'égale que leur paresse, ajoute malignement le Père) et sur l'extrême simplicité des moyens qu'ils emploient. Le lecteur est justement amusé à suivre de maison en maison les déplacements du rétameur ou du menuisier, transportant sa boutique sous le bras et s'établissant dans un coin de cour devant les gamins du logis, béats d'admiration (Chardin, VI/92). A vrai dire, nous sommes ici bien loin de l'exotisme, et dans un monde si familier qu'il en devient même troublant, ces Persans au travail paraissant étrangement proches de nous: tireurs de fil d'or ou d'argent, ouvriers en toile d'or, chaudronniers, potiers, maçons, tailleurs, cordonniers, tourneurs en bois, ils font tous preuve d'une dextérité et d'un goût qui égalent ou surpassent ceux des Français. Tous travaillent «à la perfection», «à merveille», «fort délicatement», et on sent vraiment Chardin et le Père Raphaël tout à fait enthousiastes et émerveillés dans leur énumération. Comment le lecteur de l'époque ne le serait-il pas, mis en présence d'artisans qui, à quinze cents lieues de distance,

pratiquent avec tant d'habileté des techniques qui lui sont familières?

Tous ces produits font l'objet d'un commerce qui paraît toutefois bien restreint aux yeux de nos voyageurs. Peu de musulmans persans s'adonnent au négoce, laissant cette profession aux Arméniens et aux juifs et se contentant de l'écume du flot de richesses qui traverse la Perse, de la Turquie à Surate. Le Père Raphaël et Thévenot se font écho dans leur peinture de ce gigantesque caravansérail qu'est la Perse, ouvert à l'ouest à l'argent qui transite de l'Europe et de la Turquie vers Surate, et à l'est aux marchandises qui, des mêmes Indes, sont acheminées vers l'Europe (R. du Mans, 192-193; Thévenot, 149). Les Persans commercialisent peu leurs productions, et la soie, leur plus importante source de revenus, est en passe d'être concurrencée par celle des Indes. On est frappé, en lisant la liste qu'en dresse Chardin (IV/162 sqq), du caractère en quelque sorte médiéval des marchandises qu'exporte la Perse vers la Turquie ou les Indes: soie, tabac et fruits, certes, mais aussi poil de chameau, eaux distillées, chevaux, plumes, noix de galle, filets, nattes... rien qui puisse impressionner le piaffant XVII^e siècle ouest-européen. Le tableau s'achève ainsi d'une nation naturellement pourvue de grandes qualités, «l'honneur et la fleur des peuples asiatiques» pour reprendre le mot de Chardin (V/295), mais que son manque de combativité dans un domaine primordial contribuera à éloigner lentement de l'avant-scène mondiale: Thévenot et Chardin sont formels: «l'on ne doit pas mettre les Persans au nombre des puissances redoutables» (Chardin, *ibid.*; Thévenot, 147). Voilà qui scelle l'avenir de la Perse dans le jeu politique européen du XVIII^e siècle. Il faudra attendre le XIX^e siècle et l'apparition de nouvelles pièces sur l'échiquier mondial pour que la France accorde de nouveau quelque attention à ce pays qui l'avait si fort séduite cent cinquante ans auparavant.

Bibliographie

Le lecteur désireux de trouver d'autres renseignements sur le thème de cet article pourra consulter, outre les ouvrages déjà mentionnés, les textes ci-dessous répertoriés: il s'agit de récits de voyages – parfois de compilations – ayant trait à

la Perse et publiés en français entre 1630 et 1700. Ne sont indiqués que le lieu et la date de la première édition.

- ANGE DE SAINT JOSEPH, Père, *Pharmacopaea persica...*, Paris, 1681.
- ALEXANDRE DE RHODES, Père, *Relation de la Mission des Pères Jésuites*, Paris, 1659.
- BERNIER, F., *Voyages...*, Amsterdam, 1699.
- CAUCHE, F., *Relation d'un voyage en Perse...*, Paris, 1651.
- DA SILVA FIGUEROA, Don G., *L'ambassade de Don Garcia en Perse...*, Paris, 1667.
- DELLA VALLE, P., *Le fameux voyage...*, Paris, 1661.
- GABRIEL DE CHINON, Père, *Relation nouvelle du Levant...*, Lyon, 1671.
- GLANIUS, *Les Voyages de Jean STRUYS...*, Amsterdam, 1681.
- GOUVEA, A. de, *Relation des grandes Guerres...par le roi de Perse Shah Abbas*, Rouen, 1646.
- HERBERT, Sir T., *Relation du voyage de Perse...*, Paris, 1663.
- JEAN DE BOURGES, Père, *Relation du voyage de l'évêque de Beryt...*, Paris, 1666.
- OLEARIUS, *Relation du voyage de Moscovie...*, Paris, 1656.
- LA BOULLAYE LE GOUZ, F. M. de, *Les Voyages et Observations...*, Paris, 1653.
- PACIFIQUE DE PROVINS, Père, *Relation du Voyage en Perse...*, Paris, 1631.
- PAUL, P., *Relation du Voyage en Perse...*, Lille, 1632.
- PHILIPPE DE LA TRES SAINTE TRINITE, Père, *Voyage d'Orient...*, Lyon, 1652.
- PINCON, A., *Relation d'un voyage en Perse...*, Paris, 1651.
- POULLET, *Relation nouvelle du Levant*, Paris, 1668.
- RIGOURDY, Père, *Peregrationes apostolicae...*, Marseille, 1652.
- SANSON, Père, *Voyage ou Relation de l'état présent du royaume de Perse*, Paris, 1695.
- VAUME, G., *Voyage ou Relation de Perse*?, 1668.
- ANONYME, *Relation des Voyages des PP. de la Compagnie de Jésus...*?, 1656.